

# Le Petit Journal

Le Petit Journal

CRÉÉ EN 1864 — SIX PAGES — 5 CENTIMES  
Administration, 45, rue Lafayette

Le Supplément illustré  
5 CENTIMES

5 Centimes

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

5 Centimes

Le Petit Journal militaire, maritime, colonial, 10 cent.  
Le Petit Journal agricole, 5 cent.    Le Monde du Petit Journal, 10 cent.  
Le Petit Journal illustré de la Jeunesse, 10 cent.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

ABONNEMENTS

PAR AN (en avance) 3 fr. 50 c.  
PAR TRIMESTRE 1 fr. 25 c.  
PAR SEMAINE 50 c.  
Les mandats ne sont pas rendus.

Belgique annexée

DIMANCHE 30 AVRIL 1908

Numéro 154



© Cent ans

## SANGLANTES ÉMEUTES A LIMOGES

Les manifestants essayent d'enfoncer les portes de la prison

# EXPLICATION DE NOS GRAVURES

## SANGLANTES ÉMEUTES DE LIMOGES

Les manifestants essayent d'enfoncer les portes de la prison

La grève générale des porcelainiers de Limoges a, par suite de l'exaltation des esprits, dégénéré en émeutes sanglantes, hélas !

Une foule d'émeutiers, composée en majorité non pas seulement de vrais travailleurs, mais de délégués de ces comités révolutionnaires qui semblent sortir de terre chaque fois qu'en un point quelconque du territoire éclate un conflit économique ou social, s'est livrée aux pires excès. Des fabriques ont été envahies et saccagées, des boutiques d'armuriers mises au pillage. On a essayé de faire sauter, à l'aide de bombes, les maisons des directeurs d'usines ; on a dressé des barricades, lapidé la troupe et promené par toute la ville le drapeau rouge et le drapeau noir. Les théoriciens en quête de popularité facile qui, par leurs discours et leur propagande avaient déchainé le désordre dans cette malheureuse cité, ont été débordés eux-mêmes et incapables d'arrêter le mouvement d'insurrection qu'ils avaient créé. Leurs efforts ont été vains, leurs regrets arrivent trop tard.

Le préfet ayant refusé de remettre en liberté quelques émeutiers arrêtés, la foule surexcitée se rendit devant la prison et tenta d'y pénétrer par la force. Le portail fut enfoncé ; mais l'émeute dut reculer devant l'attitude décidée des soldats du poste qui l'attendaient, la baïonnette en arrêt. Au moment où un malheur allait se produire, un escadron de dragons arrivant au galop, fort à point, dégageait la prison et dispersait les manifestants.

Malheureusement, des incidents plus graves se produisaient quelques heures plus tard, au jardin d'Orsay. La foule, grimpée sur les terrasses, bombardait la troupe d'une grêle de pierres et de projectiles de toutes sortes. Des coups de revolver furent tirés. Les sommations lugubres furent faites ; puis les soldats reçurent l'ordre, alors, de décharger leurs fusils en l'air. Quelques-uns, exaspérés par les outrages et les coups, ont tiré trop bas, dit-on, devant eux.

Il y eut, parmi les manifestants, un mort et trois blessés.

D'autre part, la troupe n'a pas compté moins de sept officiers et de soixante-trois hommes blessés dans cette sanglante bagarre.

Il est regrettable qu'on n'ait pas pris, dès les premiers troubles, d'énergiques mesures préventives. Au lieu d'avoir à réprimer de tels excès et d'avoir à se lamenter sur le sort de tant de vicimes intéressantes, il eût été plus prudent et plus sage d'empêcher les rassemblements à l'ombre du drapeau noir de se produire.

cher s'effondrait sous ses pieds, puis il défaillit presque en attendant d'accourir dans l'antichambre la petite fée qui, les deux bras tendus pour un baiser, dit bien tendrement à ce « vieux daim » de Vignal :

— Bonsoir, papa !

Jean Rochon.

## A LIMOGES

### Le Blocus de l'usine Beaulieu

Après les événements tragiques qui se déroulèrent récemment à Limoges, on pouvait espérer à bon droit que le calme allait renaitre dans la grande ville industrielle.

Il n'en fut rien cependant ; et les incidents violents continuent à s'y succéder sans interruption.

Les plus pénibles, à coup sûr, sont ceux dont les abords de l'usine Beaulieu ont été le théâtre.

Les ouvriers de cette usine s'étaient mis en grève ; ils exigeaient une augmentation de salaire ; le patron déclarait ne pouvoir l'accorder. Or, les grévistes ne trouvèrent rien de mieux, pour user sur lui de persuasion, que d'essayer de l'affamer, lui, les siens et ses domestiques.

Ils organisèrent le blocus autour de l'usine et des maisons particulières et empêchèrent les fournisseurs d'entrer.

Les vivres ont été vite épuisés. Le malheureux patron a pu téléphoner à la mairie pour demander qu'on le ravitaillât. Mais le maire n'a pas réussi à faire entrer l'agent chargé d'apporter des victuailles. Il a parlementé avec l'émeute et supplié qu'on laissât pénétrer deux pains. Les émeutiers n'en autorisèrent qu'un ; c'est à ce chiffre, finalement, qu'on a transigé. Dix personnes, dont trois enfants, qui n'avaient pas mangé depuis la veille, ont été autorisées, par la condescendance humanitaire des assiégeants, à se partager deux livres de pain.

Bien plus, un enfant, le jeune Betouille, âgé de treize ans, fils des concierges de l'usine, qui était sorti pour chercher du lait destiné à ses petits frères, a été frappé si brutalement par les grévistes qu'il a eu deux côtes fracturées. Or, les assiégeants ont refusé le passage au médecin qui venait visiter l'enfant. Il a fallu, de nouveau, l'intervention du maire pour que le docteur pût entrer visiter le blessé.

Ces faits, qui soulevaient l'indignation, n'ont pu se produire que par suite de la faiblesse d'une autorité municipale absolument désarmée et impuissante vis-à-vis des fauteurs de grèves et des meneurs d'émeutes.

Après les récents événements de Limoges, on avait enlevé au maire la police de la ville... On a eu le tort de la lui rendre et de licencier les gendarmes qu'on avait appelés.

Immédiatement, les troubles ont recommencé. Il a fallu de nouveau soustraire la ville à l'autorité communale et faire revenir les forces qu'on avait éloignées. Une patrouille de gendarmes a suffi pour disperser les émeutiers qui faisaient le siège de l'usine Beaulieu, et sous sa protection les assiégés ont pu quitter la ville ;

il faut substituer une force réelle à l'autorité impuissante et débile de la municipalité.

Il importe qu'à Limoges, et partout où se produisent des violences de ce genre, le gouvernement prenne et garde les mesures que la situation comporte, car il n'y a ni sécurité indivi-

ment ; jamais ton père n'a manqué à sa parole.

Et les deux fiancés continuent leur promenade, en se disant ces riens si vieux et toujours nouveaux, comme la jeunesse et l'amour.



A LIMOGES

Le landau dans lequel la famille Beaulieu a quitté la ville sous la protection des gendarmes

duelle ni prospérité industrielle possible dans cet état de guerre civile latente, de révolution éparse. Il faut donc l'enrayer au plus tôt par une action énergique et par l'application continue, persévérante et vigoureuse des lois.

Jean de FAMARS.

## EMPEREUR ET PÊCHEUR

Une jeune fille, blonde et rose, suit péniblement la côte de Biervliet à Ysendick, dans la Flandre zélandaise.

C'est l'été : l'heure est matinale, et dans ce pays de brumes, où le soleil se dégage lentement des vapeurs de la nuit, elle marche comme une apparition ossianique à travers les nuages floconneux.

Une forme masculine s'avance vers elle, et, au moment même où l'astre du jour rejette son manteau humide, applique sur les joues de la jeune fille un baiser retentissant.

— Tu prends donc la mer aujourd'hui, Hubert ?

— Y penses-tu, Sibylle ! Je vais me joindre

à l'année 1536 ; l'empereur Charles-Quint, visitant les travaux fortifiés des côtes de la Flandre zélandaise, accompagné de la reine douairière de Hongrie, sa sœur, était allé, la veille, du Sas-de-Gand à Ysendick.

— Qu'y a-t-il à voir ici ? avait-il demandé suivant son usage.

— Rien à Ysendick, sire, répondit le pilote ; mais si Votre Majesté veut visiter, à une lieue d'ici, le petit fort de Biervliet, elle y verra une grande chose, le monument de Guillaume Beukels.

Le maria, en prononçant ce nom, retira respectueusement sa casquette.

— Qu'est-ce que Guillaume Beukels ?

Et le souverain, s'apercevant, avec le sens d'observation des vrais conducteurs d'hommes, qu'il avait froissé ses braves Flamands, se hâta d'ajouter :

— Racontez-moi son histoire.

— C'est notre bienfaiteur à tous, reprit le marin ; Guillaume inventa l'art de saler, d'encaquer et de saurer les harengs qui, avant lui, ne pouvaient se garder ni s'envoyer au loin.

— En l'an 1397, la pêche du hareng donna avec une profusion telle qu'on ne savait qu'en faire ; les filets plaient sous le faix, et les pêcheurs de Biervliet remontaient à grand-peine leur charge

Se mettant à l'œuvre, il fit secrètement de nombreuses expériences qui le mirent en possession d'un procédé simple et pratique, encore en usage de nos jours.

— Comme tous les hommes intelligents, Guillaume Beukels se disait qu'une certitude est seulement absolue quand le temps lui sert de contrôle ; il se contenta donc d'emmagasiner les harengs que ses concitoyens se hâtaient de vendre, leur déclarant qu'il faisait une expérience et que, s'il réussissait, tous seraient appelés à en profiter à la saison prochaine.

— Quelques-uns de ses camarades eurent foi en lui, d'autres le raillèrent ; Guillaume ne se laissa émouvoir ni par l'approbation ni par le blâme, et quand, un mois avant la fin de la pêche, il eut envoyé dans toutes les maisons du pays un hareng parfaitement conservé, il convainquit les plus incrédules, ceux mêmes qui, en cachette, avaient vainement essayé de l'imiter.

— Suivant la promesse de Beukels, tous les pêcheurs du pays furent, la veille de la pêche, initiés à la grande découverte qui non seulement enrichit son inventeur et ses camarades, mais toute la Flandre maritime avec lui.

— Voilà pourquoi, Sire, obéissant aux recommandations de notre bienfaiteur, nous avons, au commencement de ce mois de juin, prêté serment entre les mains du bourgmestre de la ville de ne pas jeter le filet à la mer avant le 25 juin ; voilà pourquoi aussi nous rejeterons à l'eau le roi des harengs, qui précède la colonne, et nous présenterons solennellement au bourgmestre d'Amsterdam le premier poisson capturé en échange d'une médaille d'or.

Charles-Quint avait écouté le pilote sans l'interrompre.

— Nous irons demain saluer la tombe de Guillaume Beukels, avait-il dit gravement.

Nos deux amoureux continuaient de longer la côte ; Hubert répétait à sa fiancée les paroles de Charles-Quint, et la jeune fille projetait de revêtir ses habits de fête pour aller, elle aussi, acclamer l'empereur.

Tout en devisant, nos fiancés n'avaient pas remarqué une embarcation échouée sur le sable, et des matelots inconnus au pays, assis non loin de là ; ils ne les avaient pas vus non plus se montrer les uns aux autres le jeune homme, en discutant avec animation.

Aussi rapides que la pensée, quatre d'entre eux arrivèrent sur Hubert qu'ils entraînent dans leur barque, bientôt remise à flot par la marée, et tandis que Sibylle pousse des cris perçants, ils s'éloignent à toutes rames.

Sibylle est une vaillante fille des Flandres ; elle a vite compris que sa douleur bruyante ne peut sauver son Hubert ; refoulant ses larmes, elle regarda à l'horizon ; avec l'acuité de vue des filles de marins, elle a reconnu au large un corsaire.

— J'irai trouver l'empereur, s'écria-t-elle, il me fera rendre mon fiancé.

Et, avec la confiance de la jeunesse, elle se pare de ses plus beaux atours et se met courageusement en route.

La jeune fille n'a plus de mère ; c'est elle qui, depuis longtemps, gouverne la maison du pé-



A LIMOGES. — La portail de l'usine Beaulieu

(En avant se trouvent les pierres destinées à empêcher la sortie des camions)

mais il est inconcevable qu'on n'ait pas agi plus tôt et que, durant plusieurs jours, de pareils faits aient pu se produire.

Toutes ces hésitations, toutes ces allées et venues de forces militaires et policières qu'on éloigne et qu'on ramène alternativement, outre qu'elles grèvent singulièrement le budget, sont de nature à encourager les fauteurs de désordres. Dans une ville ainsi livrée à l'anarchie, il

aux autres pêcheurs de la côte qui se réunissent ce matin au fort de Biervliet pour faire honneur à notre maître Charles-Quint. Mais toi, Sibylle, pourquoi es-tu ici ?

— Je ne pouvais dormir, dit-elle à mi-voix. Je rêvais que de méchants hommes l'emmenaient loin de moi pour toujours.

— Songe est mensonge, ma bien-aimée, et nous nous marierons au retour de la pêche ; Van der Kempen me l'a promis solennelle-

ment dans le bras de l'Escaut qui baigne leurs murailles. — Or, il y avait, cette année-là, dans la ville, un jeune pêcheur plein de courage, et d'une intelligence qui rêvait d'utiliser les richesses perdues chaque année.

— Ah ! s'écriait Guillaume Beukels, en face de cette pêche miraculeuse, si l'on pouvait conserver ce poisson et l'expédier en Allemagne, dans le Midi de la France, en Angleterre, ce serait notre fortune à tous !

cheur, elle a pu s'éloigner sans donner l'éveil. — Voilà le fort de Biervliet qui se dessine à l'horizon, et, à son ombre, le monument de Guillaume Beukels.

Sibylle distingue de brillantes embarcations pavées aux couleurs, des Pays-Bas et de l'Espagne.

L'empereur et la reine de Hongrie descendant de la première, puis vient un flot de gentilshommes et de nobles dames qui, à la suite



A LIMOGES. — La porte d'entrée de la maison particulière de M. Beaulieu



LES ÉMEUTES DE LIMOGES. — La porte de la prison



LES ÉMEUTES DE LIMOGES. — Devant la prison

au moins, en apparence. Mais, dès le 13 août, le *Journal officiel* mentionnait son nomination au grade de chef de bataillon de la garde mobile.

— Pouvez-vous le prouver ?  
— Assurément, si vous m'en donnez le temps.  
— Quinze jours vous suffiront-ils ?  
— Oui.  
— Eh bien, nous vous accordons quinze jours pour fournir vos preuves et préparer votre défense.

Je dois mentionner ici qu'au début de la guerre j'avais été nommé, par décret de l'empereur républicain, chef de bataillon de la mobile de Bayonne.

Sur la nouvelle de la bataille de Reichshofen, je demandai à être employé à l'armée de l'Est.

Le ministre de la guerre refusa, et comme il insistait pour que j'allais à Bayonne, alors que je préférerais me rapprocher du théâtre de la guerre, je lui envoyai ma démission et je m'engageai aux zouaves de la garde, dont le régiment était à Metz.

Par une singulière et très heureuse fortune, le ministre ne statua pas sur ma démission, et le décret qui me confiait les quatre galons parut à l'*Officiel* plus d'une semaine après mon départ pour l'armée de l'Est.

Il me fallait à tout prix me procurer ce journal. J'écrivis immédiatement à Bruxelles, à un ami, et, dix jours après, je reçus le document qui devait me sauver la vie.

Je le transmis à l'autorité militaire, et lorsque je comparus pour la troisième fois devant la cour martiale, un colonel la présida.

Le ministre de la guerre prussien avait admis ma réclamation.

Je n'eus pas, cependant, tout à fait tiré d'affaire et le colonel-président me fit connaître que j'avais à m'expliquer sur « l'acte brutal » qui m'était reproché.

Je répondis hardiment que j'étais coupable, en effet, de n'avoir pas corrigé comme il le méritait un Allemand qui se permettait de lever sa casque sur un officier français. On m'imposa silence et je fus acquitté à la minorité de faveur.

Étant acquitté, c'est-à-dire reconnu non coupable, j'apportai plainte contre le capitaine S... qui fut mis aux arrêts.

Quand, après la signature de la paix, on nous rendit à la liberté, j'envoyai deux témoins, Paul de Camargue et un zouave de la garde, nommé Fromont, au capitaine S... qui refusa de se battre et finalement dut quitter l'armée.

Robert MICHÉLIS.

**EXIGEZ VRAIES TABLETTES COQUELIODTS**  
Nouvelles effluves contre la  
DIPHTÉRIE, elles portent toutes le nom de l'inventeur  
M. COQUELIODT, pharmacien à Paris, 10, rue de Valenciennes.

## LA PRINCESSE AU MASQUE

— Javotte ! Et la petite princesse en ballée des moues, Javotte, entends-tu ?

On entendait, en effet, venant de l'autre côté du parc, par-dessus les têtes encore dépourvues des voeux hitres et des rhinots, l'écotante sonnerie d'un cor.

C'était la cinquième fois, depuis le matin, qu'un chevalier demandait ainsi l'entrée au château. Et, si la petite princesse haïssait des moues, c'est que, peut-être enfin, parmi eux, allait se révéler celui qui, victorieux de l'épreuve imposée, deviendrait son seigneur, son époux !

Déjà, l'armée passée, l'attente de la petite princesse avait été trompée ; nul chevalier, et si ce n'est de tous les coins du monde, et des plus fameux, n'était sorti victorieux de cette épreuve.

— Mais-elle donc bien effrayable ? S'agissait-il de pénétrer quelques horribles géants ou de closer sur le sol un monstre affreux crachant du feu par les narines ?

Non, certes ! Il fallait seulement — et les doigts croqués d'une camarade avaient dû y suffire — soulever le masque impenétrable sous lequel, jusqu'au soir de ses noces, — une fois l'avait voulu ainsi — le visage de la petite princesse demeurerait caché aux regards de tous les hommes.

Où, jamais encore personne n'a connu de cette belle voilée autre chose que, entre les feutes du velours, deux porcelaines souriantes à la place des yeux, et une bouche aussi petite que la bouche d'un petit enfant.

Un grand festin fut donné, ce soir-là, au

château, en l'honneur des prétendants. Il venait de se terminer. Sur l'immense table, les flacons vides se renvoyaient les éclairs allemands sur les fourchettes, et les sartenes d'argent, parmi les fleurs, luisaient d'un éclat pâle.

Dans une autre salle, on dansait tranquillement, sous l'éblouissante lumière de mille bougies allumées en pierre cre.

Mais soudain, l'heure de l'épreuve était arrivée.

Les feules joyeuses s'immobilisèrent, et les cinq chevaliers parurent, tout fiers, jeunes et somptueux.

Aussitôt s'avancèrent, conduits par ses dames d'honneur, la petite princesse. Elle était vêtue de mousselines blanches, si fines qu'on aurait cru couverte de ces brèves qui se lèvent, avec le soleil, sur les rivières. Son visage, haïssait-elle qu'il fut souriant comme un matin d'avril, disparaissait sous le bandeau caché, et, sur sa nuque, parait les frisons des cheveux fêlés, étincelait la mystérieuse agrafe qu'aucune force humaine n'aurait jamais pu être capable d'ouvrir. D'abord s'approcha le fils d'un roi des pays du Nord. Il était blond et de peau blanche ; son cou robuste paraissait avoir été tourné dans un pavé de marbre. Souvent, corps à corps, il avait, à la chasse, luté avec les ours qu'il allait surprendre dans leurs tanières. A sa ceinture était accroché un dague. Une dague large de quatre doigts, fondue aux anciens temps, et qu'un sorcier avait trempée dans l'eau glaciale de l'océan Polaire, en disant des mots magiques, sous le soleil de midi. Elle levait le roc comme du pain, les diamants comme des noisettes, et pesait huit livres.

Il se pencha sur la nuque de la petite princesse. Sa dague brilla à son poing et, haïssamment conduite, s'appuya sur l'agrafe, en cherchant le défaut. Mais, à la première passe, on entendit un bruit semblable à celui d'un paquet de serments secs que l'on rompt, et, sur le tapis, la lince en miettes s'éparpila.

Après lui, vint un prince des terres inconnues qui sont par delà le grand désert. Il avait l'air percé, des narines noires que le danger ou le plaisir rendaient frémissantes. Bien qu'avec les genoux, il avait démonté les plus féroces étalens, et jamais une bulle de son long fusil à croûte incrustée de sucre n'avait manqué son but.

Il apportait, dans un creuset taillé dans du granit noir, un piléto dont une seule goutte suffisait à fondre un bloc de bronze que dix hommes n'auraient pu soulever.

Mais la terrible liqueur, versée sur l'agrafe, s'évapore comme un grain d'encens sur une plaque de fer rouillé.



LES ÉMEUTES DE LIMOGES. — La boutique de l'armurier mise à sac